

18 OCTOBRE > **ESSAI** Allemagne

La philosophe et le kabbaliste

Les lettres et pensées croisées d'Hannah Arendt et de Gershom Scholem.



Cette correspondance s'ouvre sur un drame : la mort d'un ami commun. Par peur d'être livré aux Allemands, Walter Benjamin se suicide à Port-Bou, à la frontière franco-espagnole, en 1940. Elle s'achève sur une discorde à propos de la publication d'Eichmann à Jérusalem en 1963. Entre les deux, des lettres qui nous permettent de saisir deux personnalités, deux grands intellectuels juifs dans le monde de l'après-Shoah. « Nous voilà donc assis là, écrit Hannah Arendt en 1946, les deux survivants, comme Noé dans son arche, dans laquelle nous n'aurons même pas pu sauver l'indispensable. »

Hannah Arendt (1906-1975) et Gershom Scholem (1897-1982), c'est un peu le chat et la souris. Sauf que les rôles ne sont pas très clairs. Chacun s'observe et devient l'autre. Chacun s'admire et se critique. « Vos analyses ne me donnent pas

“ Nous voilà donc assis là, écrit Hannah Arendt en 1946, les deux survivants, comme Noé dans son arche, dans laquelle nous n'aurons même pas pu sauver l'indispensable. ”

l'impression que votre savoir est mieux fondé que mon ignorance. » La formulation de Scholem est bien celle d'un connaisseur du Talmud.

Au contact du kabbaliste, la philosophe se révèle une stupéfiante épistolière. Il y a du souffle chez ces deux géants de la pensée. Des allergies

aussi. Et des curiosités immenses. L'un est devenu une sommité dans l'étude de la mystique juive. Il vit à Jérusalem. L'autre s'est imposée comme une référence de l'intelligentsia de son temps. Elle travaille à New York, d'abord dans une maison d'édition puis pour la Commission du renouveau culturel juif (Jewish Cultural Reconstruction Commission), pour laquelle elle procède à l'in-



Hannah Arendt

ventaire et à la récupération des livres et des objets d'art juif pillés par les nazis. L'essentiel des échanges évoque ces problèmes d'édition et de préservation. Lorsque survient le procès d'Eichmann et la parution du fameux essai où il est question de la « banalité du mal », Scholem reproche à Arendt son manque d'amour pour les Juifs. Elle lui donne raison. « Je n'ai de toute ma vie jamais "aimé" quelque peuple ou collectif que ce soit, ni l'allemand, ni le français, ni l'américain, ni par exemple la classe ouvrière ou quoi que ce soit de cette gamme de prix. Je n'aime en fait que mes amis, et suis totalement inapte à tout autre amour. »

Cette correspondance vive, intense, pétillante, vaut aussi pour le remarquable travail d'accompagnement de Marie Luise Knott et David Here-

dia avec ses notes et ses annexes. « Les Juifs meurent en Europe et on les enterre comme des chiens », écrit Arendt le 21 octobre 1940. Voilà pourquoi sa rage ne quitte pas cette correspondance. Voilà pourquoi ces deux intelligences aiguisées manifestent leur volonté de conserver la mémoire de ceux qui ont payé de leur vie cette histoire, tel « Benji », l'ami Benjamin, qui traverse ces lettres comme un ange venant rappeler qu'on n'en a jamais fini avec la barbarie.

LAURENT LEMIRE

**Correspondance
Hannah Arendt et
Gershom Scholem**

SEUIL

ÉDITION ÉTABLIE PAR MARIE LUISE
KNOTT ET DAVID HEREDIA

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 29 EUROS ; 640 P.

ISBN : 978-2-02-105164-3

SORTIE : 18 OCTOBRE



9 782021 051643

24 OCTOBRE > CAHIER ET CARNETS Etats-Unis

Singer le magicien

Isaac Bashevis Singer est de retour. Le grand écrivain polonais naturalisé américain se voit célébré par maintes rééditions et la publication d'un Cahier de l'Herne.



A l'automne, Isaac Bashevis Singer est à la fête. Voici que J'ai lu republie *Le magicien de Lublin* – dont le héros, Yasha, passe le sabbat « à bavarder et à fumer des cigarettes en compagnie des musiciens » –, que Stock offre une nouvelle traduction de *La famille Moskat*, roman de 1950. Voici aussi que les éditions de l'Herne proposent un imposant Cahier dirigé par Florence Noiville et Pascale de Langautier, ainsi que *La coquette* : deux textes inédits imprimés dans la collection « Carnets ».

On n'a pas fini de s'imprégner de l'œuvre faite de points d'interrogation, pour reprendre les mots de Florence Noiville, de ce fils et petit-fils de rabbins de la rue Krochmalna à Varsovie, qui reçut le prix Nobel de littérature en 1978. Un écrivain faussement simple, comme le rappelle encore Florence Noiville dans son introduction, qui croyait aux vertus de la narration, avait pour but de « distraire et informer » et ne pensait pas que la



Isaac Bashevis Singer

littérature puisse changer le monde. Un homme aimant à affirmer que lorsqu'il s'asseyait à sa table pour écrire une histoire, c'était « pour écrire une histoire d'amour ou de trahison, d'espoir et de déception, jamais pour écrire une histoire juive ».

Né au seuil du XX^e siècle en Pologne, Singer arrive aux Etats-Unis en 1935. Agé d'une trentaine d'années, il débarque alors à Sea Gate, au sud-ouest de Brooklyn, « un quartier emprunt de littérature, de révolution, d'arguments et de dispute de la vieille Europe », où son frère aîné s'est installé. Il a déjà écrit et publié des nouvelles dans le *Jewish Daily Forward*, un roman intitulé *Satan à Goray*. Il ne va ensuite cesser de produire romans et nouvelles, d'écrire en yiddish avant d'être traduit en anglais,

de mettre en scène une Pologne d'avant-guerre et l'Upper West Side de l'exil.

On terminera la visite par *La coquette*. Petit volume illustré par Alfred Laurent, ouvert par une nouvelle extraite du recueil *A friend of Kafka* datant de 1970. Isaac Bashevis Singer y présente une femme riche, célibataire à 40 ans. Cette Adèle est folle de vêtements dont les armoires débordent, incapable de se séparer de quoi que ce soit. Une curiosité, suivie d'un court essai intitulé *Langage indécant et sexualité en littérature* où Singer avance que « la femme moderne n'est ni pure, ni innocente » ! Laissons le mot de la fin à Geneviève Brisac, qui a bien raison de dire que grâce à la lecture de l'auteur de *Yentl*, « la vie humaine instantanément se remet à étinceler de ses mille feux ».

ALEXANDRE FILLON

Dirigé par Florence Noiville et Pascale de Langautier

Singer

L'HERNE/« CAHIERS DE L'HERNE »

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 39 EUROS ; 232 P.

ISBN : 978-2-85197-166-1

SORTIE : 24 OCTOBRE



9 782851 971661

Isaac Bashevis Singer

La coquette

L'HERNE/« CARNETS DE L'HERNE »

TIRAGE : 3 000 EX.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MYRIAN DENNEHY

PRIX : 9,50 EUROS ; 64 PAGES

ISBN : 978-2-85197-243-9

SORTIE : 24 OCTOBRE



9 782851 972439

11 ET 25 OCTOBRE > ESSAIS France

Pontalis, Freud, Shakespeare...

Edmundo Gómez Mango et J.-B. Pontalis ont exploré la bibliothèque de Freud.



On sait combien la littérature doit à la psychanalyse. Mais de quoi la psychanalyse est-elle redevable à la littérature ? C'est le point de départ de l'ouvrage d'Edmundo Gómez Mango et de J.-B. Pontalis. Pour leur *Freud avec les écrivains*, ils ont exploré la bibliothèque du maître et surtout l'ont relue à la lumière de ce qu'il a dit des auteurs dont il s'est nourri.

Freud était un grand lecteur. C'est donc au moins autant par les livres que par ses observations cliniques qu'il façonna sa méthode. Parmi eux, ceux de Shakespeare, évidemment, grand créateur de personnages hystériques que des années de divan ne suffiraient pas à expliquer. « Il se pourrait, remarque Pontalis, que Freud ait vu en Shakespeare un rival plutôt qu'un allié, un frère aîné encore plus audacieux que lui. »

Edmundo Gómez Mango s'est réservé la plupart des auteurs allemands : l'olympien Goethe tracasé par les souffrances de l'âme, Schiller qui

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



J.-B. Pontalis

« visite souvent les rêves de Freud », Hoffmann et son inquiétant fantastique, Heine et son goût pour le mot d'esprit, etc. Il faudrait aussi citer Dostoïevski, Schnitzler en qui Freud voit un « double », Romain Rolland, Zweig ou Thomas

Mann et sa tentation du crépuscule. Les deux psychanalystes rappellent que Freud lui-même était un écrivain. Comme Pontalis, qui se confie dans *Le laboratoire central*. Ce laboratoire, c'est le sien. Celui de ses incertitudes, de ses rapports à l'histoire et bien sûr à la littérature. Les neuf entretiens réalisés entre 1970 à 2012 permettent d'approfondir cette relation. « L'écrivain, qu'il le veuille ou non, ne peut s'empêcher de dévoiler le vrai par la fiction ou les masques. » Il explique alors que le roman « place le lecteur dans la position d'analysé ». Un peu comme nos deux psys face à Freud ! On savoure alors notre plaisir à circuler dans cet ouvrage plein de malice, comme ces auteurs qui ont trouvé le bon prétexte pour nous parler de leur amour de la lecture... L. L.

Edmundo Gómez Mango et J.-B. Pontalis

Freud avec les écrivains

GALLIMARD

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 400 P.

ISBN : 978-2-07-013165-5

SORTIE : 25 OCTOBRE



9 782070 131655

J.-B. Pontalis

Le laboratoire central

L'OLIVIER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-8236-0028-5

SORTIE : 11 OCTOBRE

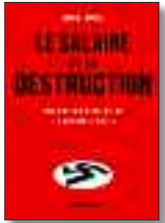


9 782823 600285

15 OCTOBRE > HISTOIRE Grande-Bretagne

Le coût de la barbarie

Adam Tooze signe une inédite histoire économique du III^e Reich.



Le Salaire de la destruction n'est pas un livre facile. C'est un ouvrage universitaire, dense, précis, argumenté, avec des faits, des chiffres, des tableaux. Sa lecture est ardue, mais ce qu'il nous dit est essentiel pour la compréhension du III^e Reich.

Jamais encore il n'avait été raconté ainsi, en termes de balance des paiements, de flux financiers, de marché des changes, de politique fiscale. Le travail d'Adam Tooze, professeur à l'Université de Yale, est déjà traduit dans plusieurs langues et a été salué par trois grands prix d'histoire en 2006 et 2007. Il bouleverse les idées reçues, porte un coup sévère à la mythologie de la résorption du chômage par la construction des autoroutes et donne des éléments concrets sur la vie quotidienne des Allemands en matière de logements ou de salaires.

Il montre que le redressement productif voulu par Hitler n'a été possible que grâce au soutien empressé du grand patronat à l'installation d'un régime totalitaire et antisémite. En fait, c'est la préparation de la guerre qui mobilise l'essentiel

des efforts industriels. Pour savoir l'impact de l'Anschluss sur la balance des paiements, les conséquences de l'accélération des dépenses militaires sur le marché du travail ou la manière dont le Reich tira profit de la persécution des Juifs allemands, ce livre est exemplaire. Il explique pourquoi Hitler, après avoir reculé, s'est finalement lancé dans cette guerre raciale avec son programme de destruction massif. Malgré l'acharnement de Speer, la machine financière allemande devient vite aussi délirante que le Führer. L'effroyable réalité de l'économie de guerre nazie apparaît dans sa dimension apocalyptique. Le coût de la barbarie, lui, est incalculable. Adam Tooze a écrit la première grande histoire économique du régime nazi, une économie inspirée par *Mein Kampf*. On y apprend beaucoup de choses, notamment que l'idéologie ne fait jamais bon ménage avec l'économie.

L. L.

Adam Tooze

Le salaire de la destruction. Formation et ruine de l'économie nazie

LES BELLES LETTRES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 29,50 EUROS ; 814 P.
ISBN : 978-2-251-38116-9
SORTIE : 15 OCTOBRE



17 OCTOBRE > ANTHOLOGIE France

L'ombre du Grand Siècle

Laurence Plazenet signe une riche anthologie qui donne à redécouvrir une abbaye hors du commun.



Quelle est l'institution qui, en cent ans, a traduit la Bible en français, refondé la grammaire et proposé un nouveau système d'éducation ? Qui a lié Pascal, Racine et la reine de Pologne ? Qui a fini, avec son principe de retrait du monde, par faire assez d'ombre à Louis XIV pour que celui-ci engage contre elle un duel à mort ? L'abbaye de Port-Royal. En 1609, la Mère Angélique décide de rétablir la règle bénédictine dans ce couvent de la vallée de Chevreuse. C'est le début d'une aventure religieuse et intellectuelle hors du commun. De jeunes hommes s'exilent dans le vieux couvent, décidés à y mener une vie de labeur : les Solitaires. Ils s'emploieront à défendre la théologie janséniste, aidés par un certain Pascal et ses *Provinciales*. Racine fréquentera les petites écoles. « *Port-Royal renouvelle en actes la légende du christianisme primitif* », écrit Laurence Plazenet. C'est aussi pour cela qu'il « *irradie la société de son temps* ». Car Versailles trouve dans cette abbaye un miroir peu flatteur, mais ô combien édifiant. Comme d'autres, la galante et

frondeuse duchesse de Longueville y fait une retraite qui prépare sa conversion. « *L'amour-propre, note-t-elle dans son journal, fait qu'on aime mieux parler de soi-même en mal que de n'en rien dire du tout.* » Les *Maximes* ne sont pas loin... Louis XIV, inquiet d'une abbaye qui ose résister aux ordres du pape, la fera fermer en 1708 ; il fait raser les bâtiments et exhumer les corps du cimetière. « *Les chiens n'épargnaient point ces corps et étaient peut-être en cela un symbole de bêtes bien autrement carnassières. [...] Les fossoyeurs hachent [les corps] à coups de bêche.* » Voici où finit l'histoire de Port-Royal, et où commence sa légende.

L'immense anthologie de Laurence Plazenet redonne un accès aux sources primaires de cette histoire. Des débuts au « *martyre* », on y entend la voix de personnages illustres ou anonymes, et l'ensemble forme une galerie de paysages, de scènes et de portraits où Port-Royal se réincarne. C'est à proprement parler un ouvrage de référence, où érudits et curieux trouveront de quoi imaginer cet autre Grand Siècle. **FANNY TAILLANDIER**

Laurence Plazenet
Port-Royal

FLAMMARION

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 29 EUROS ; 1328 P.
ISBN : 978-2-08-128617-7
SORTIE : 17 OCTOBRE



25 OCTOBRE > ROMAN États-Unis

New York, Babylone



Tout est de la faute des moissonneuses-batteuses. Après guerre, l'introduction massive de ces machines dans les champs de céréales du sud des États-Unis contraignit les ouvriers

agricoles noirs, descendants d'esclaves, à l'exode vers les grandes villes du pays (et en particulier New York). Cet afflux de population provoquant des crispations dans les populations « autochtones », tandis que se développaient dans le même temps le mouvement des droits civiques et l'exigence pour les Afro-Américains que leur soit reconnue leur pleine et entière citoyenneté. Les années qui s'ouvrirent alors furent celles de la contestation, et les droits qui leur furent concédés le furent au prix du sang. C'est cette histoire – de bruit et de fureur – que nous conte, dans *La cité sauvage* (*New York 1963-1973*), le journaliste, scénariste et écrivain **T. J. English**, déjà auteur voici deux ans d'un remarquable *Nocturne à La Havane* (La Table ronde, 2010). Tout son récit s'articule

autour d'un fait divers criminel qui défraya la chronique : le 28 août 1963, jour de la grande manifestation à Washington des Noirs pour la défense de leurs droits civiques (lors de

laquelle le pasteur King prononça son immortel « *I have a dream...* »), furent sauvagement assassinées dans leur studio de Manhattan deux jeunes femmes blanches. La presse les surnomma les « *career girls* », et la police de New York (le fameux NYPD), que n'embarrassaient guère les codes de procédure pénale ni la plus élémentaire morale, eut relativement tôt fait de trouver un coupable idéal, un jeune Noir venu du New Jersey, pas loin d'être analphabète. C'est autour de ce personnage (et aussi autour des figures d'un flic corrompu et d'un activiste saisi en prison par la grâce de la « *nation of Islam* » et des Black Panthers), de cette victime expiatoire autour de laquelle vont se cristalliser les passions du temps, que T. J. English compose son livre, véritable « requiem des innocents » traversé par la folie et la mort. Depuis Ellroy, jamais New York n'avait été aussi proche de Babylone.

O. M.

T. J. English

La cité sauvage : New York, 1963-1973

LA TABLE RONDE

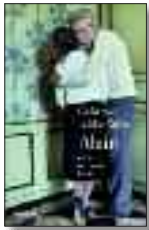
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DAVID FAUQUEMBERG
TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 26 EUROS ; 544 P.
ISBN : 978-2-7103-6775-8
SORTIE : 25 OCTOBRE



17 OCTOBRE > HISTOIRE LITTÉRAIRE France

Monsieur et Madame

Catherine Robbe-Grillet raconte son Alain et publie leur correspondance.



Parce que c'était lui, parce que c'était elle, Alain et Catherine Robbe-Grillet ont formé, durant plus d'un demi-siècle, l'un de ces couples littéraires improbables, dans la grande lignée de Sartre et Beauvoir, d'Aragon et d'Elsa. En un peu plus sulfureux encore. Alors, parce que c'est à elle que le destin a accordé de survivre à l'homme de sa vie, Catherine se fait aujourd'hui « l'historiographe au petit pied d'Alain Robbe-Grillet ». Livrant ses souvenirs à partir des précieux agendas qu'elle tient non seulement, mais rédige, « sans les

édulcorer, leur mettre un cache-sexe ».

En quelques jolies formules, le projet est défini. Le ton donné, les limites posées : tendresse et humour, intimité mais pas impudeur. Le tout dans un style d'une grâce infinie. Il serait injuste de cantonner Catherine Robbe-Grillet, née Rstakian, dans son rôle de « femme de grantécrivain » – qu'elle a d'ailleurs rempli avec bonheur et patience. Sous son nom marital, ou son pseudonyme de Jeanne de Berg, elle est elle-même un écrivain à part entière, que la grande ombre et la notoriété internationale



du « pape du nouveau roman » (malgré lui) ne doit pas occulter.

Composés à partir des fameux agendas qui, un jour, après la mort de Catherine, rejoindront, comme toutes les archives du couple, l'Imec et l'abbaye d'Ardenne, ces souvenirs étaient à l'origine des entretiens avec Emmanuelle Lambert, de l'Imec, justement. Mais ils sont devenus une espèce de dictionnaire farfelu où, d'« Agendas » (les siens, donc) à « Yaourts (pots de) », qu'Alain conservait compulsivement « au cas où », Catherine raconte « certaines facettes de [leur] vie de couple », met l'accent sur certains traits de la personnalité de son illustre et fantasque époux, souvent bien éloigné de son image publique.

Alain le sybarite raisonnable, amateur de bordeaux et de puros, l'impuissant sadomasochiste, le fou de cactées, le « professeur de lui-même », comme il di-

sait, dans les universités américaines... Au passage, elle éclaire certains épisodes qui firent beaucoup jaser : comme la liaison d'Alain avec l'actrice Catherine Jourdan, ou sa rocambolesque élection à l'Académie française...

Parce que c'était lui, parce que c'était elle, Catherine n'a jamais douté, leur couple « permissif » n'a jamais été en péril. Alain est mort le 18 février 2008. Ils ont été mariés cinquante ans et trois mois. Catherine a exigé de conserver son urne funéraire avec elle. Ça s'appelle l'amour fou. De cette relation unique, témoigne aussi la *Correspondance* du couple, éditée par Emmanuelle Lambert, qui court de 1951, date de leur rencontre (ils se marieront sept ans plus tard), jusqu'en 1990. Après, Alain voyageant moins, « *Petit mari* » et « *Chaton doré* » étaient presque tout le temps ensemble, et n'avaient plus besoin de s'écrire. Domage. JEAN-CLAUDE PERRIER

Catherine Robbe-Grillet

Alain

FAYARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-213-65538-3

Sortie : 17 OCTOBRE



Alain et Catherine Robbe-Grillet

Correspondance 1951-1990

FAYARD

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 35 EUROS ; 696 P.

ISBN : 978-2-213-67077-5

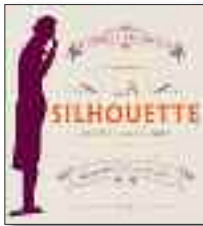
Sortie : 17 OCTOBRE



18 OCTOBRE > ANTHROPOLOGIE – BEAU LIVRE, France

La ligne de beauté

Georges Vigarello signe une histoire de la silhouette, de son apparition comme mot au XVIII^e siècle à l'obsession contemporaine de la sveltesse.



Qui se souvient encore du ministre de Louis XV qui géra les finances de l'Etat de mars à novembre 1759 ? Impopulaire pour ses mesures d'économie, Etienne de Silhouette a pourtant légué à la posté-

rité son nom pour désigner ces profils sommaires que cet argentier du roi était censé avoir l'habitude de griffonner. Profils « à la silhouette » se disaient ainsi des dessins au trait chiche qui ne reproduisent que l'ombre du portraituré. Le mot « silhouette » universellement adopté va s'appliquer à un genre d'art très en vogue au XVIII^e siècle : l'effigie en papier découpé ou peinte en ombre chinoise. Peu à peu, le sens péjoratif lié à l'austérité du ministre éponyme disparaît, laissant place à un sens plus large, enveloppant aussi bien la tête que le corps, grâce notamment aux miroirs en pied au XIX^e siècle.

La silhouette, c'est le contour d'un individu, la traduction graphique de sa personne. La science

s'en mêle, qui voudra établir des liens entre le physique et le moral : classer les diverses expressions corporelles afin d'en déduire des comportements. *Essai sur la physiognomonie destiné à faire connaître l'homme et le faire aimer* (1781-1803) de Johann Caspar Lavater devient un classique, telle une bible des caractères. Mais au-delà du goût de l'âge moderne pour les nomenclatures scientifiques, Georges Vigarello voit dans le fabuleux destin de la silhouette le signe d'un bouleversement des mentalités : « *L'invention de la silhouette révélerait ainsi un moment précis de la culture occidentale : celui où l'individualisation très spécifique du paraître est soumise à investigation, celui où le corps, plus que jamais, se donne comme le corps d'un sujet.* » L'auteur des *Métamorphoses du gras* (Seuil, 2010) poursuit ses recherches sur le corps comme vecteur du symbolique. Dans *La silhouette, du XVIII^e siècle à nos jours*, il explore les acceptions du terme selon les périodes et les modes (corset et faux-cul Belle Epoque, redingote cintrée du dandy). Au temps de Balzac, où il n'est plus possible d'identifier catégoriquement les « castes » à cause de la mobilité sociale, la silhouette, c'est le point de vue « impressionniste » qui donne une idée d'ensemble, la fresque morcelée de l'hu-

maine comédie. A l'ère romantique, la silhouette, par son côté ombré, voire ténébreux, connaît un certain succès en peinture. « *Les ombres méditent sur l'insondable, suggérant une centration sur l'espace intérieur.* » Mais ce qui frappe le plus, c'est que d'époque en époque la silhouette ne cesse de s'affiner : si la beauté admet le galbe et la cambrure, elle ne souffre point le bourrelet. En janvier 1929, la revue *Votre beauté* conseille pour une femme de 1,60 m de faire 60 kg, le même titre lui recommande en mai 1939 de peser 51,50 kg. Fini la bedaine, symbole de l'aisance bourgeoise ! L'homme du XX^e siècle non plus n'est pas épargné par le diktat de la sveltesse. Dès les années 1920, « *La ligne fuselée dit la vitesse, la mobilité.* [...] Elle reflète un milieu : celui où l'éloge de l'efficacité, de la célérité, impose le mince, le léger, le « délié » ». D'ombre noire à canon du corps parfait, la silhouette s'est imposée comme incarnation idéale de l'individu contemporain.

SEAN J. ROSE

Georges Vigarello

La silhouette, du XVIII^e siècle à nos jours. Naissance d'un défi.

SEUIL

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 35 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-02-106150-5

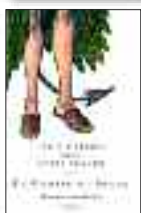
Sortie : 18 OCTOBRE



18 OCTOBRE ET 12 NOVEMBRE > LITTÉRATURE France

Aragon, l'homme écrit

Trente ans après sa mort, un ensemble de publications tente de cerner toutes les facettes du grand écrivain.



Dans la belle préface qu'il donne au tome V – et dernier – des *Œuvres romanesques complètes* d'Aragon (1897-1982) en « Pléiade », Jean Ristat, le fils spirituel d'un écrivain qu'il définit comme un « homme écrit », « demande simplement qu'on lise Aragon ». Sans doute parce qu'il a l'impression que l'homme public, le communiste, les polémiques, ont fait de l'ombre à une œuvre foisonnante, complexe, ramifiée, qui appelle à une redécouverte. Ses romans, surtout, qui n'en sont pas forcément, au sens commun du terme. « *Le roman, comme je le comprends, n'est que secondairement un récit* », déclarait Aragon à Dominique Arban, venue l'interviewer longuement au printemps 1968.

Le volume de la « Pléiade », lui, court de 1965, avec *La mise à mort*, jusqu'à *Théâtre-roman*, paru en 1974. Le dernier vrai grand livre d'Aragon, puisque *Le mentir-vrai*, recueil de nouvelles sorti en 1980, rassemblait des textes antérieurs que le « pléiadi-

seur », Daniel Bournoux, a choisi de ventiler dans les cinq tomes des *Œuvres romanesques*, selon leur date originelle de publication. On y sent la formidable vitalité littéraire de l'écrivain, en dépit de l'âge et des drames qu'il a vécus : la mort, en 1970, de la femme de sa vie, Elsa Triolet, à propos de qui Jean Ristat balaye quelques calomnies, ou encore l'arrêt de la publication des *Lettres françaises* par le PCF. Officiellement pour raisons d'économies, plus sûrement à cause de divergences politiques avec son directeur, Aragon, qui avait nettement condamné l'écrasement du « printemps de Prague », à l'été 1968, par les chars du « pacte de Varsovie ».

« Aragon, note Bournoux dans l'essai subtil et synthétique qu'il lui consacre en parallèle, est d'abord un auteur critique. Il écrit pour s'expliquer ce monde, non pour s'en évader. » Même si, dans sa jeunesse, il s'est laissé séduire par des aventures imaginaires et formelles éloignées, en apparence, de ses préoccupations. On ne se souvient pas forcément qu'en 1929 Louis Aragon avait traduit *La chasse au Snark* de Lewis Carroll, qui le fascinait, jusque dans son nonsense. Cette traduction inspirée reparait aujourd'hui, devenue roman graphique grâce à la plume du dessinateur Mahendra Singh, un fan de Lewis Carroll, qu'il imagine « dans une camisole surréaliste avec des boutons de manchette assortis dada ». L'aventure, à n'en pas douter, aurait réjoui Aragon. Elle le rajeunit, trente ans après sa mort. Pour un tel écrivain, ni fleurs ni couronnes. Simplement, qu'on le lise. JEAN-CLAUDE PERRIER

Aragon

Œuvres romanesques complètes, tome V

GALLIMARD, « BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE »

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 79 EUROS ; 1 616 P. (69 EUROS JUSQU'AU 28.2.2012)

ISBN : 978-2-07-013411-3

SORTIE : 18 OCTOBRE



Daniel Bournoux

Aragon, la confusion des genres

GALLIMARD, « L'UN ET L'AUTRE »

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-07-075125-9

SORTIE : 18 OCTOBRE



Avec Dominique Arban

Aragon parle

SEGHERS, « POÉSIE D'ABORD »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 252 P.

ISBN : 978-2-232-12351-1

SORTIE : 12 NOVEMBRE



Lewis Carroll

La chasse au Snark

SEGHERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LOUIS ARAGON. ILLUSTRÉ PAR MAHENDRA SINGH

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-232-12352-8

SORTIE : 12 NOVEMBRE



29 OCTOBRE > BIOGRAPHIE France

Pom-pom-pidou

L'édition de la correspondance de Pompidou, courant sur près d'un demi-siècle, révèle un homme fascinant de complexité.



« Il ne faut pas avoir d'idées absolues. Ou plutôt, il faut toujours avoir des idées arrêtées contre quelqu'un : tu remarqueras que c'est mon cas [...] je suis toujours dogmatique et tranchant. Il ne faut rien faire à moitié. Mais il faut garder en soi toutes les opinions, toutes les possibilités car rien n'est vrai, rien n'est sûr. Ce qu'il faut faire, je le résumerai en trois mots : art, action, amour. »

Le jeune homme qui, le 20 décembre 1930, écrit à un ami ces lignes ardentes et impérieuses, en tient pour une révolution des esprits et l'établissement en France d'un régime socialiste non marxiste. Progressiste en politique, il ne jure que par le classicisme en littérature, rejetant l'ensemble de ses contemporains, excepté Proust. Ce normalien n'envisage pas sans ennui le professorat à venir. Il se cherche une vie ; il obtiendra plus, un destin. En-

trant dans l'Histoire sur les pas d'un géant et en sortant comme son digne successeur, artisan incontesté d'une politique de modernisation industrielle pour notre pays. Entre-temps, Georges Pompidou n'aura jamais cessé d'écrire ni d'éprouver sa culture à l'épreuve des faits, jamais tout à fait oublié le jeune homme qui s'exaspérait à l'idée que l'Histoire s'écrive sans lui demander son aide.

De Pompidou, on n'avait jusqu'ici en guise de Mémoires qu'un posthume, et un peu trop lissé, *Pour rétablir une vérité* (Flammarion, 1982). C'est dire l'importance de cette somme que constitue l'édition sous la direction d'Eric Roussel de ces *Lettres, notes et portraits/1928-1974*. Celui que l'on s'accorde à considérer comme le troisième « géant » de la V^e République (avec de Gaulle et Mitterrand) nous est ici rendu dans toute sa complexité. On découvre là un « animal politique » venu à la chose publique en passager clandestin du gaullisme, dont la force et la détermination s'appuie sur un vrai doute intime et ce qui se révélera être un profond pessimisme. L'homme avait du style et pre-

nait plus plaisir qu'il ne l'avoue au commerce de ses semblables. Sa correspondance révèle combien les différends politiques qu'il eut avec de Gaulle ne parvinrent jamais à modifier son admiration pour l'homme du 18 juin. Les portraits qu'à la fin de sa vie il dresse du personnel politique de son temps sont remarquables de finesse d'analyse, mais aussi parfois d'acidité. S'il se montre assez empathique avec François Mitterrand, il taille en pièces Jacques Chaban-Delmas qui fut son Premier ministre et conseille à Richard Nixon d'intituler d'éventuels Mémoires « Du bon usage de la confiance en soi »... Il faudrait tout citer de ces lettres et de ces textes qui constituent une pièce maîtresse d'une compréhension plus grande de l'histoire contemporaine de notre pays. OLIVIER MONY

Georges Pompidou

Lettres, notes et portraits 1928-1974

ROBERT LAFFONT

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 550 P.

ISBN : 978-2-221-12765-0

SORTIE : 29 OCTOBRE



22 OCTOBRE > AUTO PORTRAIT France

Sa vie, son œuvre

Troisième titre d'une jeune maison d'édition, *Motifs* est le premier récit personnel du romancier **Serge Filippini** dont Phébus ressort conjointement *L'homme incendié*.



Alors que Phébus reprend dans la collection « Libretto » *L'homme incendié*, son roman inspiré du destin hérétique du philosophe Giordano Bruno paru en 1990, Serge Filippini entre au catalogue des toutes jeunes éditions du Mauconduit. *Motifs* se veut un autoportrait. Le romancier, né en 1950, s'y souvient des Italiens en voyage qui s'arrêtaient chez eux. De son père, dont il n'a jamais douté de la parole, qui lisait sans acheter de livres et se fournissait en « pur divertissement masculin » à la bibliothèque où il était abonné.

Un père opérateur-projectionniste dans un cinéma où son rejeton lui donnait un coup de main après le départ des spectateurs. Tous deux purent aussi un jour assister au tournage d'un film d'André Hunebelle et croiser le célèbre Jean Marais. Fils d'un bâtisseur de maisons et d'une ouvrière d'usine aux origines lombardes, papa aimait plus que tout la pêche au lancer. Mère au



Serge Filippini

foyer, maman, elle, était ouvreuse au cinéma et offrait le dimanche au jeune Serge un esquimau. Celui-ci fait revivre une enfance dans une petite ville de province. Pontarlier, une agglomération « sans Juifs, sans homosexuels, sans Noirs, sans réfugiés débarqués du bout du monde ».

Sans effets de manche, Serge Filippini parle de sa découverte des nouvelles de J. D. Salinger qui pourtant n'étaient pas de son âge. Des poèmes de Rimbaud, premier volume qui lui fut « donné d'acheter sur [s]es propres deniers ». Du choc que constitua pour lui la lecture d'*Ulysse* de James Joyce, acquis neuf en édition de poche. Il dit aussi comment il en vint à l'écriture, après une thèse d'anthropologie sur l'enfant sauvage. Et évoque son premier roman, *Angèle*, que Régine Deforges publia en 1987 dans la maison d'édition qu'elle venait de lancer. Puis son aventure avec Phébus et sa « direction bicéphale et conjugale : Sicre et Jane ». L'ensemble constitue un exercice de style, avec un savant collage de textes et d'images, qui mérite le détour. AL. F.

Serge Filippini

Motifs

ÉDITIONS
DU MAUCONDUIT

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 184 P.
ISBN : 979-10-90566-02-6
SORTIE : 22 OCTOBRE



9 789791 090568

2 NOVEMBRE > ROMAN Etats-Unis

Une famille heureuse



Dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre, Mary Beth Latham est une *working mum* quadragénaire, paisible et épanouie, tout entière vouée à sa tribu : Glen, un mari ophtalmologiste, et trois enfants adolescents, Ruby,

17 ans, et les jumeaux Alex et Max, 14 ans. Cette ancienne éditrice indépendante, reconvertie en paysagiste, organise un emploi du temps saturé autour de sa famille, entre cours de batterie de l'un, entraînements sportifs de l'autre, atelier d'écriture de la troisième, tâches domestiques diverses et nombreux allers-retours en voiture entre la maison et le lycée... Une vie de gardienne du foyer autour de laquelle gravitent aussi quelques proches amies femmes, dont Alice, la vieille copine de fac installée à New York,



Anna Quindlen

célibataire devenue mère sur le tard qui téléphone pour demander des conseils d'éducation, et Nancy, biologiste, mère d'une des meilleures amies de Ruby. Au milieu du roman, un drame particulièrement épouvantable, dont on ne va pas révéler ici les modalités, va venir faire voler en éclats cet équilibre, déjà fissuré par la dépression d'un des jumeaux et troublé par quelques signes avant-coureurs que la romancière dissémine avec une science consommée. Car **Anna Quindlen**, dont quatre romans ont déjà été traduits en français, n'est pas une auteure best-seller pour rien : elle raconte l'horifiant destin de la famille Latham avec beaucoup de métier, réussissant même, avant la spectaculaire déflagration, à rendre prenante l'heureuse banalité du quotidien familial. Et le talent de chroniqueuse de la lauréate du prix Pulitzer 1992 donne au portrait de cette mère, plus complexe que son curriculum vitæ de femme rangée ne le laisse paraître, une justesse sans mièvrerie.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Anna Quindlen

Tous sans exception

JC LATTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ETATS-UNIS) PAR CATHERINE LUDET
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 20,90 EUROS ; 380 P.
ISBN : 978-2-7096-3628-5
SORTIE : 2 NOVEMBRE



9 782709 636285

17 OCTOBRE > NOUVELLES France

Plus belle la vie

Le poète **Yvon Le Men** signe un recueil de courtes nouvelles au titre savoureux.



En prélude à son nouveau livre, Yvon Le Men s'interroge sur la prose et le poème, le réel et le rêve, persuadé que le mélange des genres est possible et confiant qu'il a « du mal à tenir debout dans ce monde ». « Pour un poète, un mot est toujours un

mot de trop : si un poète veut raconter une histoire à travers son poème, il est bloqué par cette exigence qui frise l'interdiction d'écrire », avance-il.

La nouvelle peut donc constituer un bon compromis. Celles proposées par l'auteur du *Petit tailleur de shorts* (Flammarion, 1996) sont justement poétiques. Une dame de 75 ans s'adresse au commissaire de police de Rezé parce qu'un inconnu lui a souri et a noirci une feuille avec « des phrases qui avaient l'air courtes vu le temps que durait le passage du stylo à la page ». Plus loin, il y a aussi un juge en train d'interroger un écrivain.

Lequel se définit comme marginal et se trouve là à la suite d'un accident de voiture et d'un chagrin d'amour ! On rencontre également dans ces pages lumineuses et mélancoliques une infir-

mière « au visage de jeune fille à la perle ». Elle s'occupe d'un homme qui s'est retrouvé dans le coma après avoir trop bu dans un restaurant. Lui aussi écrit, lui aussi a vécu un douloureux chagrin d'amour.

Ne pas rater l'évocation d'une dame « qui regarde dans le vide » et vient d'avoir cent ans. Elle s'appelle Adèle, a traversé le siècle sans avoir ni époux ni enfant. Ou encore l'histoire d'un type qui a commencé à se suicider à petit feu quand il a appris qu'il n'était pas le fils de son père mais de son grand-père. Un type qui a perdu « son boulot, sa femme son enfant, sa maison, son visage » et n'a plus pour compagnie qu'un chien à trois pattes.

Yvon Le Men est un poète et un écrivain qui ose avouer qu'il regarde *Plus belle la vie*. Sa manière de poser son regard sur les êtres et les cahots de l'existence est unique et mérite que l'on tende l'oreille pour écouter ses mots.

AL. F.

Yvon Le Men

Existence marginale mais ne trouble pas l'ordre public

FLAMMARION

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 14 EUROS ; 200 P.
ISBN : 978-2-08-127195-1
SORTIE : 17 OCTOBRE



9 782081 271951

18 OCTOBRE > ROMAN Etats-Unis

Les soldats de l'aube

Après avoir ressorti *Luke la main froide* et *Warlock*, Passage du Nord-Ouest exhume un roman de William Eastlake porté à l'écran avec Burt Lancaster.



Les éditions Passage du Nord-Ouest continuent d'alimenter leur collection « Short cuts ». Après *Luke la main froide* de Donn Pearce, qui donna lieu à un film avec Paul Newman, puis *Warlock* (repris en « Rivages-Noir ») d'Oakley Hall, adapté en 1953 par Edward Dmytryk, voici qu'elles se penchent sur *Un château en enfer*. Un roman de 1965 signé William Eastlake, dont on connaissait jusque-là un seul livre, *Portrait d'un artiste avec vingt-six chevaux* (toujours disponible dans la collection « L'étrangère » de Gallimard), traduit en 1972 chez Denoël dans la collection « Les Lettres nouvelles ». Devenu trois ans après sa parution un film de Sydney Pollack avec Burt Lancaster, Jean-Pierre Aumont et Peter Falk, *Un château en enfer* est un texte étrange. Nous sommes à la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand « Dieu était mort, tué par la première balle ». A Sainte-Croix, une unité de relève de l'armée américaine tient un château ayant

été occupé pendant deux mois par les Allemands. L'endroit possède un salon de réception où l'on note la présence de deux Botticelli, d'un Delacroix et de trois Fragonard.

Il appartient à Henri Texier, comte de Maldorais. Un homme impuissant qui a besoin d'un descendant et veut que sa femme Thérèse, deux fois plus jeune que lui, fasse l'amour avec un militaire sans en tomber amoureux. Le militaire en question est le major Falconer. Celui-ci a perdu un œil à Utah Beach et fait penser à un bison. Autour de lui, on trouve le capitaine Lionel Beckman, historien de l'art blessé à Saint-Lô ; le sergent Rossi qui a une liaison avec l'épouse du boulangier ; ou encore le soldat de première classe Allistair P. Benjamin qui vient de Fort Bragg, Caroline du Nord, et pour qui « l'armée est un cliché »...

Constamment surprenant, *Un château en enfer* est l'une des plus atypiques réflexions sur la guerre, ceux qui la font et leur folie. AL. F.

William Eastlake

Un château en enfer

PASSAGE DU NORD-OUEST

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE GROSSDIDIER
TIRAGE : 2 500 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 480 P.
ISBN : 978-2-914834-48-3
SORTIE : 18 OCTOBRE



4 OCTOBRE > RÉCIT Suisse

Un étrange légionnaire

Le chaînon manquant dans l'œuvre de Friedrich Glauser.



Inédit en français depuis la fin des années 1920, quand Friedrich Glauser l'écrivit, *La Légion étrangère* peut être considéré comme le chaînon qui manquait à l'appréhension de son œuvre singulière. Ce bref récit autobiographique, morcelé en courts chapitres à l'intitulé ironique, « Une fin peu romantique » par exemple, raconte le séjour qu'effectua l'écrivain suisse dans la Légion étrangère française. Incorporé en avril 1921, il sera réformé en mars 1923, après quoi il viendra s'installer à Paris, où il mènera la vie dissolue et malhonnête dont il était coutumier : drogue, petits boulots, vols, fuite... Friedrich Glauser était un « bad boy », à la Rimbaud ou à la Genet, souffrant d'une démence précoce qui lui vaudra plusieurs séjours psychiatriques. Ce qui l'attirait dans la Légion, corps très contesté à l'époque, dont il ne fait pas l'apologie mais qu'il ne dénigre pas non plus, c'était un recadrage, « une nouvelle vie sur cette terre », « une nouvelle personnalité ». Echec total puisque, outre l'ennui, façon *Désert des tartares*, qui le suit en Algérie puis au Maroc, Glauser succombe à ses vieux démons : tristes fêtes, grivèlerie. Il passera même quelque temps en prison, où il tentera de se suicider.

Une dizaine d'années après, l'écrivain retrace son expérience, sans pathos, même quand, de garde ce matin-là, il découvre un légionnaire condamné à mort pour meurtre qui s'est pendu dans sa cellule. Ses propres mésaventures sont contées avec une simplicité presque « extérieure » et un sens aigu de l'autodérision. Ainsi ces scènes où les légionnaires tiennent une espèce de salon littéraire !

De son passage dans la Légion, juste ce récit, et puis *Gourrama*, un roman de la Légion étrangère, son chef-d'œuvre (Promeneur, 2002, comme presque toute son œuvre) – qu'il ne verra pas de son vivant sous forme de livre. Glauser, mort en Italie en 1938, à 42 ans et à la veille de se marier, s'était fait connaître, dans les années 1930, par ses romans policiers genevois, et son personnage de l'inspecteur Studer. Il avait aussi publié *Gourrama* en feuilleton dans la revue ABC. De celui qu'on surnomme parfois le « Si-menon suisse » demeure une œuvre vaste et diverse, et aussi la trajectoire sulfureuse et météorique d'un écrivain qui n'a pas eu le temps de donner tout ce qu'il portait en lui. J.-C. P.

De Glauser, Zoé reprend également en poche *Le thé des trois vieilles dames*, polar publié en 1987.

Friedrich Glauser

La Légion étrangère ZOÉ

TIRAGE : 2 000 EX.
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR LIONEL FELCHLIN
PRIX : 4,50 EUROS ; 64 P.
ISBN : 978-2-88182-879-9
SORTIE : 4 OCTOBRE



18 OCTOBRE > HISTOIRE DE L'ART Italie

Les stucs réhabilités



Le travail d'Alessandra Zamperini, professeure à l'université de Vérone, et du photographe Luca Sassi est si impeccable qu'on se demande pourquoi cette

réhabilitation des stucs a tant tardé. Lesquels sont un peu les chefs-d'œuvre mineurs de l'histoire de l'art. Pourtant, ils sont partout, de l'Egypte aux Etats-Unis en passant par toute l'Europe, depuis la plus haute Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle. Car, remarque Alessandra Zamperini, c'est le progrès technique qui a tué une technique qu'il aurait dû rendre plus aisée. Notre époque manque sans doute de baroque et de fantaisie.

Le stuc a tout contre lui : un nom dont on ne connaît pas l'origine (sans doute lombarde),



qui désigne d'abord la technique puis l'objet fabriqué grâce à elle. Une complexité et une infinie variété de procédés et de formes, un côté « cheap » et, surtout, il est conçu pour être invisible : aucun grand stucateur n'est passé à la postérité es qualités. Au mieux, cet enduit de plâtre ou de poussière de pierre imite le marbre précieux. Au pire, il est peint, ou doré ! Il sert à masquer les défauts, et, s'il est mal appliqué, ou si son support souffre, il se craquelle jusqu'à disparaître en emportant avec lui l'œuvre d'art. C'est le cas dans de nombreuses villas romaines, à Pompéi surtout.

Après avoir cerné son vaste sujet, défini ce qu'est exactement le stuc, l'historienne en suit le parcours à travers les époques et les œuvres, depuis les fameuses *Oies de Meïdoun*, peintes sur les murs d'une chambre funéraire en Egypte vers 2600 av. J.-C., jusqu'à la voûte à caissons de la gare d'Orsay,

stucée en 1900, en passant par d'innombrables églises avec leur *putti*, galeries des glaces ou bas-reliefs. Le stuc fut omniprésent, indispensable.

Désormais, grâce à ce livre somptueux et quasi exhaustif, l'amateur le regardera autrement. J.-C. P.

Alessandra Zamperini, photographies de Luca Sassi

Les stucs

SEUIL

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JÉRÔME NICOLAS
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 100 EUROS ; 352 P.
ISBN : 978-2-02-107825-1
SORTIE : 18 OCTOBRE



31 OCTOBRE > MONOGRAPHIE France

Sculpter comme on respire

Première monographie de l'artiste italien **Giuseppe Penone**.



Giuseppe Penone, c'est une image, presque un cliché : celle d'un homme enlaçant un arbre, reproduite dans des livres sur l'Arte povera, ce mouvement italien identifié dans les années 1960 par le critique d'art Germano Celant. Penone, c'est l'artiste qui s'est demandé ce que cela ferait d'être un arbre ? d'être une rivière ? Depuis la série *Alberi (Arbres)* où le sculpteur, d'une poutre de bois, dégage un jeune arbre en ôtant ses anneaux de croissance, en passant par *Soffio (Souffle)* ou encore *Essere fiume (Etre fleuve)*, qui présente deux pierres, l'une trouvée dans le lit d'une rivière et sa reproduction à l'identique par la main de l'artiste, Penone, né en 1947 dans le Piémont, a créé en plus de quarante ans des œuvres diverses et complexes en relation profonde avec la nature, qui mettent l'accent sur le processus pour éprouver la matière du temps.

Sous la direction de Laurent Busine, directeur du musée des Arts contemporains au Grand-Hornu en Belgique, cette monographie réunit les contri-

butions de plusieurs spécialistes : Benjamin Buchloh, professeur d'art moderne à Harvard, dialogue avec l'artiste dans un entretien approfondi, réalisé en mai dernier, familial et érudit à la fois, dans lequel Penone revient sur ses sources d'inspiration et ses influences. Didier Semin, professeur à l'Ecole supérieure des beaux-arts de Paris – où Penone intervient –, signe un texte éclairant qui interroge, à partir de l'installation *L'arbre des voyelles*, un grand chêne de bronze couché depuis 1999 dans le jardin des Tuileries à Paris, « *sa magnifique tentative de réenchantement du monde* », tandis que Laurent Busine propose un parcours en sept mots clés.

Bien sûr, ce livre, comme tous ceux consacrés aux œuvres en volume, ne peut pas restituer toutes les dimensions des sculptures de Penone, ni l'expérience physique du face-à-face pour le spectateur, mais il offre de nombreuses fenêtres pour ouvrir plus grands les yeux. V. R.

Sous la direction de Laurent Busine

Giuseppe Penone

ACTES SUD,
« FONDS
MERCATOR »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 59 EUROS ; 348 P.

ISBN : 978-2-330-01238-0

SORTIE : 31 OCTOBRE



31 OCTOBRE > BD France

Un homme à la mer

Riff Reb's livre une adaptation flamboyante du classique de Jack London
Le loup des mers.



Déjà embarqué en 2010 *A bord de « L'Etoile Matutine »* pour une adaptation de Pierre Mac Orlan (Soleil, « Noctambule ») qui marque un cap dans sa carrière, Riff Reb's reprend la mer pour suivre Jack London. Comme le chante Renaud, « *c'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme* ». Une formule également parfaitement illustrée par le classique *Loup des mers*, publié en 1904 par l'écrivain américain disparu douze ans plus tard, à tout juste 40 ans.

Le roman, librement adapté par Riff Reb's, raconte l'expérience traumatique et refondatrice vécue par Humphrey Van Weyden, littéralement happé par l'élément marin. Recueilli, après un naufrage improbable dans la baie de San Francisco, par une goélette phoquière en route pour les mers du Japon, le jeune gentleman, critique littéraire de son état, va s'y trouver martyrisé, comme d'ailleurs tout l'équipage, par le terrifiant capitaine Loup Larsen, aussi cultivé qu'alcoolique et violent.

Bien calé dans son choix radical d'ambiances monochromes passant du bleu à l'orangé, du jaune au rose ou au vert, le dessinateur empoigne d'emblée



ses personnages et son lecteur pour ne plus les lâcher, déroulant alternativement et parfois simultanément affrontements intellectuels et physiques. Sur un rythme haletant imprimé par un capitaine d'autant plus maître à bord qu'il ne croit pas en Dieu, la goélette et ses occupants se trouvent plus ballottés que s'ils avaient à affronter une véritable tempête.

FABRICE PIAULT

Riff Reb's

Le loup des mers

SOLEIL,
« NOCTAMBULE »

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 17,95 EUROS ; 136 P. ; COUL.

ISBN : 978-2-302-02435-9

SORTIE : 31 OCTOBRE



25 OCTOBRE > HISTOIRE
DE L'ART France

Le gotha des saints



L'odeur de sainteté est cette senteur embaumant miraculeusement l'individu d'une piété exceptionnelle qui vient de trépasser. Après une enquête sur des guérisons et autres miracles dus à

l'intercession de ce chrétien exemplaire, l'Eglise catholique peut décider de le déclarer saint. Mais comme le rappelait en 1989 le préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, futur pape Benoît XVI, il y a « *beaucoup plus de saints que ceux qui peuvent être canonisés par l'Eglise* ». Point besoin de sentir le lys pour être sainte ou saint, les fidèles ne se privent d'ailleurs pas de vénérer tel ou tel avant le feu vert du Vatican. Ces personnages nimbés de la gloire divine ont été le sujet constant de l'art. Ils sont reconnaissables par le halo de lumière auréolant leur tête et par les attributs de leur



Le martyre de sainte Agathe de Catane par Sebastiano del Piombo, 1520.

martyre – la roue de sainte Catherine, le gril de saint Laurent, les flèches de saint Sébastien... – ou de leur action – saint Georges terrassant le dragon, saint Martin partageant son manteau, sainte Véronique essuyant le visage de Jésus sur son chemin de croix...

Par ce beau livre, **Jacques Duquesne** signe une grammaire des images pieuses. C'est également une histoire du fait religieux chrétien que l'auteur de *Maria Vandamme* (Grasset, prix Interallié 1983). Martyrs, docteurs de l'Eglise, rois pieux, fondateurs d'ordre monastique, c'est un véritable Who's who des saints. Il rappelle, pour qui aurait oublié son catéchisme, qui est par exemple Marie-Madeleine : celle à qui le Christ se montra en premier après la Résurrection. A ne pas confondre, comme le fait la tradition populaire, avec la pécheresse qui baigna de larmes les pieds de Jésus et les essuya de sa longue chevelure. Le tout étayé par une iconographie : saint Thomas incrédule, triturant la plaie du Christ, par le Caravage, ou la sainte Agathe de Sebastiano del Piombo, à qui on arrache les seins.

S. J. R.

Jacques Duquesne

Les saints

FLAMMARION

TIRAGE : NC

PRIX : 29,90 EUROS ; 162 P.

ISBN : 978-2-08-128569-9

SORTIE : 25 OCTOBRE

